

Communication de Monsieur Gilbert MERCIER



Les quatre vies de Madame de Graffigny

Quelle revanche sur les contrariétés d'une existence à vrai dire bien chaotique ! Deux cent cinquante ans après sa mort, le 12 décembre 1758, cette «primitive oubliée de l'école des coeurs sensibles», et néanmoins femme des Lumières, injustement condamnée à errer dans le purgatoire de l'histoire, voit son talent et ses grâces reconnus. On lui accorde une place méritée parmi les personnages emblématiques de son époque. Il n'est que temps même si elle eut sa part de responsabilité dans les sévérités des chroniqueurs à son égard. Son tempérament peu porté à la retenue, ses manières abruptes ou chafouines, ses commérages, ses maladresses, voire ses indécotesses, ses contradictions, et encore la liberté de ses mœurs - jusqu'à plus de soixante ans, elle n'eut pour compagnons que des jeunes gens et elle traînait, à tort ou à raison, une réputation de saphisme - ces traits mis bout à bout contribuèrent certainement à la semi disgrâce de cette étonnante femme de lettres.

Etonnante vraiment. Sous la surface de ces comportements quelque peu dérangeants, elle sut, avant même Jean-Jacques Rousseau, comprendre que le public du milieu du XVIII^{ème} siècle attendait du sentiment et de l'émotion après tant de regard froids sur les passions humaines. Et, en 1747, ses *Lettres d'une Péruvienne*, pénétrées d'une sentimentalité propre à arracher des larmes dans les châteaux comme dans les chaumières, lui valurent une notoriété saluée par Voltaire qui ne conservait pourtant pas que de bons souvenirs de sa fréquentation. Admiratif, il l'appela *Madame Péruvienne*. En cinquante ans, une quarantaine d'éditions des *Lettres d'une Péruvienne* en cinq langues se succédèrent. Au théâtre, une «comédie larmoyante» intitulée *Cénie* lui valut un semblable succès. Mais l'échec de la pièce qui suivit, *La fille d'Aristide*, eut raison de cette notoriété et précipita sans doute sa fin. Son oubli aussi.

La correspondance de Madame de Graffigny publiée à Toronto, tome après tome, depuis vingt ans, par une équipe d'universitaires canadiens, britanniques et français, sous l'égide de la Voltaire Foundation de l'Université d'Oxford, contribue sans doute mieux à lui rendre justice chez les intellectuels étrangers que dans son propre pays, et j'ajouterai son pays natal, la Lorraine. Dommage car c'est tout un vécu, comme on dit aujourd'hui, qui transpire au travers de confidences parfois anodines, pour ne pas dire terre à terre, ce qu'elle appelait elle-même «des riens». On est dans l'authentique, même lorsque cette plume bavarde en prend à son aise avec les faits. Il me semble qu'à l'instar de Voltaire, elle se plaît à arranger les événements à sa convenance, et tant pis si la vérité se trouve quelque peu égratignée. Mais à la lecture de ces lettres, on est surtout frappé par ce que ses amis nomment «son caquet», cet art de manier la langue familière du XVIII^{ème} siècle dans sa fraîcheur et sa spontanéité. Et puis, son gros bon cœur de femme sensible fait vite oublier certains de ses travers. A l'instar de Voltaire, oui, elle aurait pu reprendre à son compte ce bel alexandrin : «Je suis sensible, sire, et ne suis que cela».

Et ici, à Villers-lès-Nancy, je suis certain, Monsieur le Maire, de me faire l'interprète de mes confrères de l'Académie de Stanislas en saluant une initiative particulièrement bienvenue. Cette maison qui, selon l'expression des érudits historiens du GEC, Jean et Michèle Pertuy, fut la maison de ses rêves avant de devenir la maison de ses pleurs, ce château arraché aux morsures du temps par des générations de Villarois attachés à leur vieux patrimoine, affiche désormais son nom avec fierté sur les hauteurs de Nancy.

C'est à la faveur d'un mariage particulièrement malheureux que Françoise-Paule d'Issembourg du Buisson d'Happoncourt, dame de Greux, devint Madame de Graffigny. «La grosse», comme la surnomma sa première grande bienfaitrice, la duchesse Elisabeth-Charlotte en personne, aurait pu reprendre son patronyme d'Issembourg. Mais Graffigny elle était devenue, et Graffigny elle resta, même si ce nom hérité d'un mari parti aux cents diables, ne lui rappelait que des souvenirs cuisants. On l'écrivit avec un ou deux f, et même avec un ph, mais elle s'en moquait, étant elle-même fâchée avec l'orthographe. C'est en tant que Graffigny qu'elle parvint à se faire un nom, de la Lorraine à Paris, et c'est en tant que Graffigny qu'elle appartient à l'histoire.

Notre Françoise avait donc du répondant. Issu d'une noble maison - d'origine allemande, paraît-il - depuis longtemps installée sur la seigneurie d'Happoncourt, du côté de Domrémy, sur les rives de la Meuse, son père, François-Henry d'Issembourg du Buisson d'Happoncourt, avait guerroyé pendant quinze ans dans les armées de Louis XIV et des princes de Lorraine avant d'être promu écuyer, lieutenant des cheveu-légers au régiment du marquis de Boufflers. Mais cette brillante position ne s'accompagnait d'aucune fortune. Trois chevaux, une

jument, un peu de mobilier, un justaucorps d'écarlate avec une veste galonnée, une bague de diamant et une fière allure, c'était ce qu'il revendiquait à qui s'enquêrait de sa situation. En réalité, d'Issembourg vivait dans l'insouciance et donc dans les dettes, comptant toujours sur la bonne fortune du lendemain. En cela, Madame de Graffigny se révéla la fille parfaite de son père et elle eut souvent à s'en repentir.

En revanche, sa mère, Marguerite-Christine Callot, disposait de quelques biens - notamment la grande maison familiale de la cité ducale et une agréable maison des champs située sur la colline de Villers - quand elle épousa ce bel officier, le 7 janvier 1693, en l'église Saint-Epvre de Nancy. Pour la petite-nièce du célèbre graveur Jacques Callot, il s'agissait d'un remariage, mais d'un remariage somme toute heureux car elle se préparait à entrer dans sa quarantième année. Son premier mari, Claude Bermant, seigneur d'Andilly, mort huit années plus tôt, l'avait laissée sans enfant.

Les époux d'Issembourg s'installèrent au 15 place de la Carrière où Françoise naquit le 11 février 1695, six jours après le décès de sa grand-mère maternelle. Deux années plus tard, en 1697, année du traité de Ryswick qui restituait à Léopold la Lorraine occupée depuis 1670, d'Issembourg eut la fierté de se voir nommer major des gardes du duc.

Françoise d'Issembourg connut l'enfance et l'adolescence des filles de sa condition : le placement chez une nourrice - sans doute au hameau de Villers - sitôt la naissance et jusqu'à l'âge de trente-six mois, puis la mise en pension, enfin au couvent - il n'en manquait pas autour de la Carrière et de l'ancienne église Saint-Epvre -, vers l'âge de dix ou douze ans.

Les premiers rêves de l'adolescente faillirent tourner au cauchemar. Fuyant l'épidémie de petite vérole de 1711, la famille d'Issembourg courut se réfugier chez l'oncle Antoine de Soreau, à Houdemont où la cour du duc Léopold s'était elle-même repliée. Y connut-on des moments difficiles ? Au dire de Françoise, en tout cas, sa mère n'hésita pas à transformer en batterie de cuisine les magnifiques planches de cuivre héritées de l'illustre ancêtre Jacques Callot. Mais le hasard voulut que, dans ce village de Houdemont, la demoiselle d'Issembourg, alors âgée de seize ans, parvienne à se faire remarquer de la duchesse Elisabeth-Charlotte. Décidée à prendre sous sa protection cette jeune fille pleine de santé, primesautière, à la parole et au rire faciles - déjà passionnée de théâtre, joua-t-elle quelque saynète devant la cour ? - la duchesse promit à ses parents qu'elle s'occuperait personnellement de lui trouver un mari. Cela ne traîna pas. Invitée au château des Huguet de Graffigny, dans la campagne de Neufchâteau, Elisabeth-Charlotte vit en François, le cadet de la famille, un mari tout trouvé pour sa protégée.

Le mariage fut célébré le 19 janvier 1712 à Saint-Nicolas-de-Port où, depuis 1704, le père de Françoise exerçait la fonction de major de la gendarmerie. Par la même occasion, François Huguét de Graffigny, qui avait 25 ans et de la prestance, devint chambellan à la cour de Lunéville. Le couple s'installa provisoirement à Saint-Nicolas de Port.

Provisoirement car la mère de Françoise avait déposé dans la corbeille de mariage ni plus ni moins que la maison des champs de Villers, à charge pour Huguét de Graffigny de procéder aux travaux d'aménagement devenus indispensables. Cette maison, dont les origines remontent au XVI^{ème} siècle, appartenait à la famille Callot depuis 1660. L'avocat Jean Callot l'avait acquise à sa grand-tante, Louise Collonet, pour la somme de 4 000 francs. Précision utile car elle écarte l'affirmation longtemps répandue que le graveur Jacques Callot l'habita. C'est impossible, il était mort depuis 25 ans quand Jean Callot s'y installa.

Graffigny ne lésina pas sur les moyens. Après avoir épongé les dettes assez lourdes de ses beaux-parents, il fit purement et simplement construire un bâtiment aux allures de château à la place de la vieille maison des champs. Par ses soins, les potagers et grands vergers qui l'entouraient subirent eux-mêmes d'heureuses transformations. De quoi mettre du bonheur dans les yeux de sa jeune épouse qui n'en demandait pas tant.

Hélas, ce bonheur fut de courte durée. Trois enfants, Charlotte, Marie-Thérèse et Jean-Jacques, virent le jour en 1713, 1715 et 1716. Mais, en 1718, il n'en restait aucun. Nul doute que ces décès successifs comptèrent pour beaucoup dans la rapide dégradation du ménage. Coléreux et violent, surtout quand il avait bu et perdu au jeu, Graffigny rouait de coups de plat d'épée ou tordait le nez - les témoignages des voisins sont éloquentes - la pauvre Françoise sous tous les prétextes. N'en pouvant plus, elle appela son père à l'aide, un jour de 1716 : *« Mon cher père, je suis obligée dans l'extrémité où je me trouve de vous supplier de ne me point abandonner et de m'envoyer au plus vite chercher par M. de Rarecourt car je suis en grand danger et suis toutes brisée de coups. Je me jette à votre miséricorde et vous prie que ce soit bien vite. Il faut dire que ce sont d'autres que moi qui vous l'ont mandé car tout le monde le sait. Je suis avec bien du respect votre très humble et très obéissante servante »*.

D'Issembourg aurait pu user de son autorité de père et de major de gendarmerie pour mettre sa fille hors de portée des coups du triste sire qu'il avait pour gendre. A l'évidence, ayant usé tout son courage à la guerre, il se montra d'une désolante pleurerie. Pour se donner bonne conscience, il se persuada que Graffigny aurait beau jeu de lui rafraîchir la mémoire au sujet de ses dettes

épongées jusqu'au dernier sou et de la transformation, par ses soins, de la vieille maison des Callot en demeure seigneuriale. Et puis, n'allait-il pas se mettre en délicatesse avec la duchesse Elisabeth-Charlotte, organisatrice du mariage de sa fille ?

En définitive, l'inévitable séparation entre les époux Graffigny eut lieu en 1718, deux années, par conséquent, après l'appel au secours de Françoise. Le bien villarois fut mis en vente et acquis par Messire Antoine du Bois de Riocourt, conseiller d'Etat du duc Léopold et de ses finances et maître des requêtes ordinaires de son hôtel. C'est dire si le château de Villers et son domaine étaient désormais en mesure de susciter des appétits parmi les fortunes lorraines.

On perdit rapidement la trace de François Huguet de Graffigny. Nous savons aujourd'hui que, devenu indésirable dans les cours allemandes où il avait tenté de se faire admettre, il trouva refuge à Paris. De déchéance en déchéance, il sombra dans l'alcoolisme. Un jour de beuverie, il trouva d'un coup d'épée la peau d'un énergumène de son espèce au fond d'un bouge. Il croupissait dans un cachot de Bicêtre quand sa famille le prit en pitié et décida de le ramener au château familial. Il y mourut le 27 juin 1725, âgé de 37 ans.

Pendant ce temps, la malheureuse Françoise de Graffigny se débattait dans les dettes, contrainte de vendre, les unes après les autres, les terres qu'elle possédait en propre. Conseillée par Elisabeth-Charlotte, elle se résigna à céder au duc Léopold ses droits sur la seigneurie de Greux - dont elle portait le titre : «dame de Greux» - pour 20 000 livres. C'était une générosité déguisée. Elisabeth-Charlotte fit mieux encore. Elle lui trouva une maison, rue Neuve-des-Capucins à Lunéville (actuelle rue du Général-Leclerc) où elle put s'installer avec sa mère qui y mourut au printemps de 1727. Ni l'une ni l'autre n'avaient, en effet, accepté de suivre le major d'Issembourg affecté au commandement de la vieille place-forte de Boulay, au nord de Metz. Françoise n'apprit le remariage de son père que par hasard, et l'annonce de sa mort, en 1733, ne semble pas l'avoir affectée.

Une nouvelle fois, la duchesse et désormais régente Elisabeth-Charlotte fut la bonne fée de Madame de Graffigny. Tous les pouvoirs se trouvaient entre les mains de cette maîtresse femme - nièce de Louis XIV, fille de la princesse Palatine et sœur du duc d'Orléans régent de Louis XV - depuis qu'en 1729, le corpulent duc Léopold avait trouvé la mort dans une mauvaise chute en franchissant le gué lunévillois de Ménil. Destiné à régner à son tour sur la Lorraine, son fils aîné, François-Etienne n'y faisait, à vrai dire, que de très brèves apparitions. La cour autrichienne de Vienne, où il avait reçu son éducation de prince, lui paraissait autrement plus flatteuse...

Au lendemain de la mort du duc Léopold, Madame de Graffigny prit donc rang parmi les dames d'honneur d'Elisabeth-Charlotte. La duchesse comptait sur sa «grosse», comme elle l'appelait familièrement, pour réveiller une cour devenue bien morose tant les perspectives qui s'offraient à elle paraissaient sombres.

Le jour où elle fait son entrée dans cette cour de Lunéville, comparée par Voltaire à Versailles («On ne croyait presque pas avoir changé de lieu quand on passait de Versailles à Lunéville») Françoise a dépassé la trentaine. Si ses portraits trahissent quelques rondeurs, elle n'a rien de la femme plantureuse qu'on pourrait imaginer au regard du surnom de «grosse», au demeurant affectueux, que lui donne Elisabeth-Charlotte.

Cependant, elle ne passe pas inaperçue. Ses arrivées et sorties dans les appartements de la duchesse douairière, où le protocole fixe ses jours et heures de service, sont rarement discrètes. Au son de sa voix, à ses éclats de rire, on sait que «la grosse» se trouve dans les parages. A qui s'inquiète de sa santé, elle n'hésite pas à rétorquer : «Mon cul et mon pied vont mieux ce matin, merci !» Pas de quoi formaliser Elisabeth-Charlotte. La duchesse a entendu bien pire de la bouche de sa mère, la princesse Palatine, connue pour son langage peu châtié. Sans parler des façons de son frère Philippe d'Orléans, mort en 1723 d'avoir trop bien vécu dans la compagnie du singulier cardinal Dubois et de ses fameux «roués».

Il ne faudrait cependant pas en conclure que Françoise de Graffigny ne se complait que dans ces lourdeurs. Sa conversation laisse apparaître un esprit cultivé avide de tout connaître et d'entrer dans le cercle de ce qu'on commence à appeler «les intelligences éclairées» – expression qu'on a convertie en «Lumières» au milieu du siècle dernier. C'est ainsi que Valentin Jameray-Duval, cet ancien pâtre des prairies Sainte-Anne, à la mémoire et à l'intelligence exceptionnelles, dont le duc Léopold avait fait son bibliothécaire, se plaît à venir converser avec elle.

Bientôt un cénacle de beaux esprits se forme autour de Madame de Graffigny. Son premier disciple est François Devaux, jeune commis d'un cabinet d'avocat qui tente d'ouvrir un «bureau d'esprit» (salon) rue d'Allemagne (actuelle rue de Lorraine). Rêveur et rimailleur, ce garçon de 16 ans, qu'elle surnomme affectueusement Panpan, est d'une timidité maladive mais elle est sous le charme de ses vers joliment troussés. Sa vie durant, Panpan restera l'ami et le confident de Madame de Graffigny, celui auquel elle épanchera son cœur de femme sensible dans d'innombrables lettres, et auquel elle lèguera sa correspondance.

En même temps que la compagnie jamais ennuyeuse de Madame de Graffigny, on apprécie ses talents de parfaite maîtresse de salon. Et comme elle a la main aussi généreuse que le coeur, on profite largement de son hospitalité. Léopold Desmarest, fringant officier de cavalerie et fils du musicien de la cour, joue un rôle déterminant dans la constitution de ce cercle. Dès l'année 1730, on n'a plus de doute sur la nature de ses relations avec «la grosse». Autour d'eux se réunissent lettrés, petits philosophes, poètes, artistes, gens de théâtre ou personnes dotées d'un esprit brillant qu'à l'exemple du duc Léopold, son défunt mari, la grande duchesse se plaît à accueillir au palais.

Autour de Claude Maizière, sorte de Molière qui dirige une troupe de saltimbanques, les familles Lebrun et Camasse manquent rarement les soupers de «la grosse». La plus jeune, Claire Lebrun, est sa préférée, sans doute parce qu'elle a son tour d'esprit et que les expressions gaillardes ne la font pas rougir. Elle se fait appeler «La Clairon», surnom que reprendra plus tard Claire de la Trude, la célèbre tragédienne de la Comédie française, amie des philosophes. Il y a aussi Léopold Gardel, maître de ballet, et sa première danseuse, Marie-Justine de Cabaret de Ronceray. Montée à Paris et connue sous le nom de «La Chantilly», elle épousera en 1744 Charles-Simon Favart, créateur de l'Opéra comique, et deviendra la maîtresse du maréchal de Saxe.

Cette petite compagnie ne tarde pas à attirer l'attention de Jean-François de Saint-Lambert, un jeune officier de la garde. Adolescent, il avait partagé les jeux des nombreux enfants du prince de la princesse de Craon au château neuf de Haroué. Plus féru de poésie et de théâtre que du maniement de l'épée, Saint-Lambert a de grandes ambitions et rêve de se faire un nom jusqu'à Paris.

Et voilà que la menue et délicate Elisabeth-Sophie de Lorraine, fille du duc et de la duchesse de Guise, destinée à épouser le bouillant duc de Richelieu (arrangé par Voltaire, ce mariage mouvementé aura lieu au château de Montjeu, proche d'Autun, en 1734) vient à son tour éclairer le salon de Madame de Graffigny. Avec moins de façon, la belle et délicate Catherine de Beauvau-Craon (elle deviendra marquise de Boufflers le 19 avril 1735 au château neuf de Haroué) se présente à sa suite avec de petites pièces en vers qui font glousser l'assistance. Pour se mettre au diapason, elle n'hésite pas à ironiser sur son propre nom et celui de Panpan (François Devaux) qui lui voue une tendre admiration :

Je me dégoûte de l'homme
J'aime le veau
J'irais à pied jusques à Rome
Sur un chameau
Pour crier dessus son dos
Vivent les veaux !

Cinquième des filles du prince de Beauvau-Craon, la jeune femme appartient, par sa mère, Marguerite de Ligniville, au carré des grands chevaux de Lorraine formé par les Châtelet, les Ligniville donc, les Haraucourt et les Lenoncourt.

C'est la consécration pour le salon de Madame de Graffigny. «La grosse» se flatte néanmoins d'avoir pour nièce une Ligniville d'Autricourt, la délicieuse Anne-Catherine, mais sans fortune hélas en dépit de ses titres. A cette époque, ce n'est qu'une timide demoiselle mais sa tante au grand coeur a décidé de se charger elle-même de son éducation..

La marquise de Boufflers est si vite adoptée qu'on ne l'appelle bientôt plus que «Titi». Car nul n'y échappe chez «La grosse», chacun doit avoir son surnom. Dans ses élans de tendresse, elle fait de son amant Léopold Desmarest (souvent infidèle et elle en souffre) son «Autre moi». Mais il peut devenir «L'ami de nous» ou encore «Le docteur». Saint-Lambert est un jour «Gros chien», le lendemain «Beau Petit». Nicolas Liébault, professeur d'histoire des Cadets, amant en titre de La Clairon - dite aussi «Le Ron» - est «Le Toi» mais surtout «Le chien». Sa nièce, Anne-Catherine est «Minette». Et ainsi de suite...

Gros émoi, au printemps de 1735. Venu du château de Cirey-sur-Blaise, près de Wassy, en Champagne, où il s'est installé l'année précédente, chez sa nouvelle maîtresse, la marquise Emilie du Châtelet, le poète-philosophe et fou de théâtre, la coqueluche des grands châteaux, le trublion de la cour de Louis XV, la célébrité des salons où il importe d'aller se montrer, M. de Voltaire en chair et en os - plutôt en os - est l'hôte de la jeune duchesse de Richelieu - Elisabeth de Guise - dont il a naguère arrangé le mariage au château d'Autun. Si M^{me} du Châtelet, la «divine Emilie», ne l'accompagne pas, c'est qu'elle craint la rencontre avec son mari militaire qui appartient, lui aussi, au quadrille des grands chevaux de Lorraine. Une douzaine d'années plus tard, elle aura moins de scrupules.

Deux mois durant, le roi Voltaire virevolte ainsi dans les allées de la cour de Lunéville. Chacun veut être de ses amis. Il se passionne pour les travaux de l'horloger-machiniste-physicien et, de surcroît, philosophe Philippe Vayringe, - inventeur du gnomon universel dont une copie installée par Le Monnier à l'église Saint-Sulpice, en 1742, n'en finit pas de susciter l'intérêt des lecteurs de *Da Vinci Code*, le best-seller de Dan Brown. Il se régale de la conversation du bibliothécaire Jameray-Duval. Mais surtout, il se fait une amie de Madame de Graffigny et de sa compagnie de lettrés. Rue Neuves-des-Capucins, les «badats» n'ont pas assez de mots pour tresser des couronnes à la gloire de l'Idole - il lui fallait un surnom !- de préférence en vers. L'Anglais William Pitt, de passage en Lorraine, le dauphinois Alexandre d'Adhémar, le fécond auteur Galli de

Bibiena, ou le bel hidalgo Balthazar d'Amezaga, aussi Lorrain qu'Espagnol, partagent cette fièvre. Quand le carrosse de l'Idole reprend le chemin de Cirey, au mois de juin, on se promet des retrouvailles. Promis, juré, on ira jouer la comédie sur la scène du petit théâtre de la «Divine Emilie»...

Ce séjour de Voltaire sonne la fin de cette période plutôt insouciant de la vie de Madame de Graffigny. Quelque trois mois plus tard, l'annonce des préliminaires du traité de Vienne, le 5 octobre 1735, pétrifie les Lorrains et met Elisabeth-Charlotte au désespoir. Sans la moindre consultation, par-dessus son dos, les puissances, qui se disputent le gâteau européen en cherchant une issue à l'épuisante guerre de succession de Pologne, ont convaincu son fils appelé à succéder à Léopold sous le nom de François III, de renoncer à la Lorraine et de recevoir la Toscane en échange. Et qui va régner à sa place sur la Lorraine? Eh bien, ce sera Stanislas, le roi de Pologne détrôné, père de Marie Leszczinska dont Elisabeth-Charlotte ne pense rien de bon - elle l'appelle ironiquement Lincheska la Polonaise - depuis qu'on l'a choisie pour devenir la reine de France, au détriment de sa fille Elisabeth-Thérèse. Et qu'advient-il ensuite? Il adviendra qu'à la mort de Stanislas, la Lorraine sera française à part entière. En bonne logique, la nièce de Louis XIV devrait s'en réjouir, mais cette mère-courage souffre dans sa chair à la perspective d'avoir à abandonner ses enfants d'adoption, les Lorrains.

Ainsi, en février 1736, les noces viennoises «si splendides et si douloureuses» (je cite), de François III et de Marie-Thérèse, archiduchesse d'Autriche, font l'effet d'un glas à travers une Lorraine anéantie.

Pour Madame de Graffigny, tout s'effondre. Privée de sa protectrice, sans le sou car, plus cigale que fourmi, elle a dépensé sans compter une pension pourtant confortable, elle se retrouve dans la plus fâcheuse des situations. Les créanciers la harcèlent.

Plus que d'autres, elle vit dans les affres les préparatifs du départ d'Elisabeth-Charlotte pour le château de Commercy mis à sa disposition en viager. Mais son orgueil de femme souvent bafouée apprécie le camouflet de sa bienfaitrice à ceux qui la condamnent à ce qu'elle considère comme un exil. La veille même de son départ, Elisabeth-Charlotte organise, en effet, dans le plus grand faste, le mariage de sa fille, la princesse Elisabeth-Thérèse - celle-là même que les marieurs de Louis XV avaient récusée au prétexte que c'était une Orléans - avec le roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel, représenté par le prince de Carignan venu tout exprès du Palazzo Reale de Turin.

Mais quelle douleur, le lendemain 7 mars 1737, de voir s'éloigner le carrosse ducal au devant duquel des Lorrains en larmes tentent désespérément d'em-

pêcher le passage des chevaux. Ce «jour fatal», comme on dit les bras levés au ciel, met fin à huit siècles de règne de la Maison de Lorraine.

Et quelle tristesse d'assister, dans les jours qui suivent, au déménagement du château sur ordre de François III. Le comte de Réchicourt, chargé de la besogne, fait tout embarquer à destination de la cour de Vienne sur les péniches amarrées au port de Malzéville, tout, les meubles estampillés, les tableaux de famille, les grandes tapisseries et tentures tissées à la manufacture de la Malgrange, la vaisselle d'or, l'argenterie, tout...

Vous connaissez la suite. Précédé du chancelier Chaumont de la Galaizière, représentant la France à ses côtés, Stanislas Lezczynski s'installe au château de Lunéville avec sa petite cour polonaise dans l'hostilité générale. Mais ce nouveau et bien curieux duc de Lorraine sait très vite ramener les vieilles familles vers sa cour et gagner le coeur des Lorrains. En un an, le miracle est accompli.

Un an. C'est le temps que Madame de Graffigny met à se résigner à quitter à son tour Lunéville et la Lorraine. On peut s'interroger. Fut-elle comme tant d'autres, à commencer par Madame de Boufflers, séduite par ce roi de Pologne qui payait tant de sa personne pour se faire aimer des Lorrains, manifestait du goût pour les arts et la philosophie, avait la piété ostentatoire des Polonais, et pourtant ne dédaignait pas les divertissements ? Mais Madame de Graffigny n'éprouvait-elle pas comme du remords en se souvenant du regard de son amie, la jeune duchesse de Richelieu, à l'instant où elle prenait place, elle aussi et lui montrant en quelque sorte l'exemple, dans le carrosse d'Elisabeth-Charlotte ?

Dans un premier temps, les attraits de la nouvelle cour l'emportent. Le chancelier Chaumont de la Galaizière, en personne, vient se mêler avec simplicité aux comédiens et poètes qui se retrouvent chez « la grosse », comme par le passé. Initiative certainement intéressée car les Lorrains ne le portent pas dans leur coeur. Mais on apprécie la démarche. Puis c'est le chevalier de la Pimpie, que Stanislas appelle plus simplement de son dernier nom, Solignac. L'étendue de ses connaissances captive l'auditoire. En privé, Stanislas, qui en a fait son secrétaire, dit que c'est son «teinturier ordinaire», voulant entendre par là qu'il sait donner de la couleur à ses écrits.

On peut penser que si une pension était venue concrétiser d'évidentes marques de bienveillance, Madame de Graffigny aurait, comme ses amis, fini par se faire une place au soleil de Stanislas. Est-ce parce que ses appels du pied restent sans réponse qu'elle affuble Monsieur de La Galaizière du curieux surnom de «Vrai rébus» ?

Mais on peut aussi penser que, lasse des infidélités de Léopold Desmarets, elle aspire à voir d'autres cieux, enfin d'autres yeux.

A la vérité, ses créanciers impatients ont fini par obtenir la mise sous séquestre d'à peu près tout ce qu'elle possède. Il ne lui reste pas d'autre choix que d'aller passer l'hiver de 1738 au Château champenois de Cirey-sur-Blaise. Emilie du Châtelet et Voltaire se feront un devoir de lui offrir l'hospitalité. Tant de fois, ils lui ont dit : «Venez chère amie, venez au paradis de Cirey !» De son côté, la jeune duchesse de Richelieu (Elisabeth de Guise) se propose de l'installer dans son hôtel parisien, rue du Clos du Temple, à son retour de Montpellier où son mari tient le gouvernement.

Après des adieux gênés à ses amis, Madame de Graffigny quitte donc Lunéville et la Lorraine pour ne jamais y revenir. Une halte à Commercy, suivie d'un séjour au château de M^{me} de Stainville, à Demange-en-Barrois, donnent à penser qu'elle espère encore pouvoir trouver aide et assistance auprès de la duchesse. Mais, depuis que la princesse Anne-Charlotte l'a quittée, au mois de mai, pour devenir abbesse des célèbres chanoinesses de Remiremont, Elisabeth-Charlotte, cloîtrée dans son château de Commercy, ne s'intéresse plus à rien et n'a d'ailleurs plus les moyens d'agrandir une cour qui n'en conserve que l'apparence.

Le séjour champenois de Madame de Graffigny chez les deux célébrités de Cirey est connu dans ses moindres détails grâce aux trente et une lettres expédiées à ses amis lorrains et que Panpan recueillit précieusement. Il fut marqué, par un de ces drames tragi-comiques comme il s'en produisait souvent dans la vie de Voltaire et d'Emilie et dont la pauvre Madame de Graffigny ressortit très éprouvée.

Avec cette plume badine et sautillante qui fait qu'on ne se méfie jamais d'elle, l'hôte de Cirey commence donc par relater les menus faits et gestes de chaque journée. Elle n'hésite pas à se plaindre de son logement «où tous les vents se divertissent par mille fentes». Par manière de comparaison et sans en avoir l'air, elle décrit le luxe des appartements de l'Idole et de celle qu'elle appelle la dame ou la nymphe. Mais c'est pour ajouter, perfidement : «Au demeurant, tout ce qui n'est point l'appartement de la dame et de Voltaire est d'une saloperie à déguster». Elle s'amuse de croiser le poète, tenant un petit bougeoir à la main, comme un moine, sauf qu'il a le visage «étalé» (par la poudre). En face de la «dame châtelaine», elle oscille entre l'admiration et l'agacement : «Son caquet est étonnant... Elle parle extrêmement vite et comme je parle quand je fais la Française...» Madame de Graffigny prend un malin plaisir «de rire en dedans de leur fanatisme pour Newton». «Mais enfin, la dame lui tourne la tête avec sa géométrie. Elle n'aime que cela. Il est étonnant à quel point elle ignore l'histoire et la fable. On croirait que cette bégueule fait tout pour l'empêcher d'achever son histoire de Louis XIV». Ce qui n'empêche pas notre intarissable épistolière de rendre un bien bel hommage à Madame du Châtelet,

sidérée qu'elle est par sa puissance de travail : «Notre sexe devrait lui élever des autels. C'étaient de belles crasseuses que les Athénaïs et ces autres bégueules si renommées. Ah ! quelle femme ! Que je suis petite ! J'ai lu le discours de Voltaire sur le feu, il n'est pas digne de celui de cette femme. Il est bien vrai que quand les femmes se mêlent d'écrire, elles surpassent les hommes. Quelle prodigieuse différence ! Mais combien de femmes faudra-t-il pour faire une femme comme celle-là ?».

Pauvre Graffigny ! Ses manières finissent par éveiller les soupçons de Madame du Châtelet qui tremble à la pensée de ce qui arriverait si quelque écrit iconoclaste de Voltaire venait à tomber entre des mains malveillantes. Justement, le poète se trouve plus que jamais en butte aux flèches des ses ennemis, en particulier l'abbé Desfontaines. Dans un cinglant libelle, *La Voltairomanie*, Desfontaines le traite de grigou, de menteur, d'envieux, de faiseur de simagrées... Il tente de le ridiculiser en prenant pour cible son traité sur *Les éléments de la physique de Newton*. L'ouvrage porte la mention «mis à la portée de tout le monde». Desfontaines ricane : «Mis à la porte de tout le monde, oui».

Alors, à l'arrivée du courrier, Madame du Châtelet n'hésite pas à faire habilement sauter les cachets de cire des lettres adressées à Madame de Graffigny et à glisser un oeil à l'intérieur. Tout ne lui est-il pas permis dès lors que le salut de son grand homme en dépend. Et un jour, au milieu d'une lettre du délicieux Panpan, elle tombe sur ces mots : «Le chant de Jeanne est charmant».

Depuis quelque temps, le bruit court à Paris que le Garde des sceaux posséderait sur son bureau cinq des premiers *Chants de la Pucelle* dont on dit que c'est «l'oeuvre la plus impie qu'un esprit humain ait jamais pu concevoir». Voilà donc la responsable des fuites. Emilie en est persuadée. Verte de rage, elle se précipite vers le cabinet de Voltaire.

Les scènes qui s'ensuivent sont tour à tour grand-guignolesques et pitoyables. Voltaire surgit, la mine dé faite, l'oeil égaré, dans la chambre de Madame de Graffigny :

- Je suis perdu, madame, ma vie est désormais entre vos mains.
- Eh mon Dieu, comment cela ?
- Comment, c'est qu'il y a cent copies qui courent d'un *Chant de ma Jeanne*. Je pars à l'instant, je me sauve en Hollande, à l'autre bout du monde, je ne sais où...

Voltaire se ravise :

- Monsieur du Châtelet va partir pour Lunéville. Il faut que vous écriviez de suite à Panpan pour qu'il aide à retirer ces copies. Est-il assez honnête homme pour le faire ?

- Je vous jure sur ce que j'ai de plus cher, monsieur, que vous pouvez avoir confiance en Monsieur Devaux. Il vous rendra tous les services qu'il pourra.

- Eh bien écrivez vite d'abondance de coeur.

- Ah ! je vais le faire, je suis charmée de saisir cette occasion pour vous montrer tout mon zèle. Mais laissez-moi vous dire, monsieur, que cela m'afflige beaucoup qu'une telle chose ait pu arriver pendant que je suis ici.

Devant tant de fausse innocence, la colère de Voltaire redouble. Il tape du pied :

- Point de tortillage, madame, c'est vous qui l'avez envoyé !

- Quoi ? comment ? Mais je n'ai jamais lu ni copié un vers des *Chants de la Pucelle*.

- Comment osez-vous, madame !

- Dois-je me traîner à vos pieds pour vous affirmer que je dis la vérité ?

- Assez, Madame. Panpan a lu un *Chant de la Pucelle* à Desmarest chez une dame. Il en a donné des copies à tout le monde. Madame du Châtelet en a la preuve dans sa poche... Allons, allons, écrivez qu'on vous renvoie l'original et les copies.

Madame du Châtelet fait alors irruption, le cheveu défait, la bouche furieuse. Au bord de la crise de nerfs, il s'en faut de peu qu'elle ne lui plante ses ongles dans le visage en étalant la lettre de Panpan sous ses yeux.

- Vous êtes la plus indigne des créatures. Vous êtes un monstre que j'ai recueilli chez moi, non par amitié, car je n'en eus jamais mais parce que vous ne saviez où aller. Et vous avez l'infamie de me trahir, de m'assassiner, de voler un ouvrage pour en tirer copie...

Accablée, M^{me} de Graffigny trouve juste assez de force pour relever la tête :

- Ah ! taisez- vous Madame, je suis trop malheureuse pour que vous me traitiez aussi indignement.

Le doigt de Madame du Châtelet finit par lui indiquer la phrase incriminée : «Le chant de Jeanne est charmant». Et elle, toute innocence :

Je me suis contentée de décrire l'impression que m'a faite la lecture du *Chant de Jeanne*. Panpan a l'amabilité de me dire qu'il apprécie cette description. Quel mal y a-t-il dans tout cela.

Après bien des discussions, des allées et venues, des apartés, on accorde le bénéfice du doute à Madame de Graffigny. Mais, depuis les scènes de son mari, jamais elle n'a traversé de si pénibles moments.

Comme bien souvent, c'est dans le théâtre que Voltaire et Emilie se consolent. La scène dont ils disposent, dans les combles du château, tient pourtant du mouchoir de poche mais, pour eux, c'est le monde dans lequel il trouvent un semblant de bonheur. Au séances des lundi et mercredi, ils obligent la domesticité à leur servir de spectateurs, bien conscients que ces gens ne comprennent pas grand chose à leurs tirades mais ne leur faut-il pas un public et des applaudissements. On joue ainsi *Boursouffle*, *Méropé* ou cette comédie de Régnard au titre impossible, *Les Ménechmes*. Madame de Graffigny croit qu'on veut la ridiculiser quand on la prie d'enfiler une robe d'un goût affligeant pour un rôle de jeune fille qui crie qu'elle veut être mariée. Elle écarte la robe d'un geste accablée. Ils n'insistent pas.

On la prie ensuite d'inviter Panpan à venir de Lunéville jouer dans *César*. Le timide Panpan ne fait pas le voyage malgré tout le désir qu'éprouve Emilie à faire la connaissance de ce curieux petit bonhomme que son encombrante invitée considère comme un grand poète. Mais Léopold Desmarets, sollicité de longue date, daigne faire un détour par Cirey sur le chemin de Paris où il va rendre son annuelle visite à sa famille. L'occasion est trop belle pour Madame de Graffigny de profiter du carrosse de son ancien amour pour quitter un lieu où, en un hiver, elle est passée du paradis à l'enfer mais où, au contact de deux brillantes intelligences, elle a pu conforter sa vocation de femme de lettres. Et aussi fait la connaissance du célèbre mathématicien Maupertuis venu rendre visite à ses amis de Cirey au lendemain de son retour de Laponie où il est allé vérifier la théorie de l'aplatissement de la terre.

Il n'empêche que Madame de Graffigny a le cœur bien gros en prenant la route de Paris au matin du jour des cendres de 1739. A quarante-quatre ans, et dans une situation confinant au dénuement, elle peut tout juste espérer que son guignon, comme elle dit, daignera enfin lui accorder un peu de répit. Cette quatrième vie de Madame de Graffigny sera pourtant celle de sa gloire.

Faits de privations et de solitude, les premiers temps de cette période de la vie parisienne de notre Lorraine sont difficiles. Pourtant, je suis convaincu qu'elle en tira nombre d'enseignements dont ses *Lettres d'une Péruvienne*, écrites dix ans plus tard, témoignent.

Le retour du Languedoc de son amie, la duchesse de Richelieu, la sauve. Installée dans son hôtel du Clos du Temple en qualité de dame de compagnie, elle fait la découverte du Paris mondain, de ses salons, et surtout du salon de Madame de Tencin. Personnage influent à la cour de Versailles, le duc de Richelieu lui permet même d'assister au mariage de la toute jeune Louise-Elisabeth de France, fille de Louis XV et de Marie Leszczyńska, avec l'Infant d'Espagne.

Dans le même temps, elle se lie d'amitié avec la comédienne Jeanne Quinault, fait grâce à elle la connaissance du comte de Caylus, mécène des artistes, et apporte sa contribution à la naissance de leur salon, le salon du Bout-du-banc. On publie sa *Nouvelle Espagnole* qui n'a malheureusement pas l'heur de séduire le critique attitré du Bout-du-banc, Charles Duclos, mais c'est un premier pas dans son grand rêve de devenir femme de lettres. Hélas, la vie insouciant et passionnante qu'elle commençait à mener se trouve brisée par la mort de sa bienfaitrice, des suites de couches. Devant son désarroi, la mathématicien Maupertuis, grand spécialiste des théories de Newton avec sa disciple, Mme du Châtelet - elle a fait sa connaissance au château de Cirey - lui propose de la suivre à Berlin où Frédéric de Prusse vient de lui confier la responsabilité de sa grande académie savante. L'offre est tentante mais elle renonce finalement. L'asile d'un couvent lui permet alors d'échapper à la misère, voire à la déchéance, durant quelques semaines.

On la retrouve rue d'Enfer, au bas de l'actuelle rue Soufflot, puis rue Saint-Hyacinthe, aux abords des jardins du Luxembourg, vivant d'expédients et surtout d'un bien étrange secours arrivé de Lunéville avec la petite comédienne Martine Clairon, alias Martine Lebrun. Son protecteur, il n'y a pas d'autre mot, le Chien Liébault - c'est le surnom qu'on lui donne - professeur mal payé à l'école des cadets de la cour de Stanislas, vit des gratifications - c'est un euphémisme ! - que des personnages hauts placés comme l'intendant Alliot glissent dans la poche de la pauvre Martine. Enceinte, la petite comédienne devient la risée de tout Lunéville. Le chien Liébault ne trouve rien de mieux que de l'expédier à Paris où Françoise de Graffigny la délivre de son pesant fardeau. La convainc aussi de prendre ses distances avec Liébault et de faire en sorte que les générosités de l'intendant Alliot tombent dans sa propre escarcelle. Peu à peu et, comme on le voit, par des moyens parfois douteux - encore un euphémisme ! - Françoise de Graffigny parvient à surmonter ses difficultés. L'éducation de quelques jeunes filles de la haute société, l'hébergement d'un singulier marquis poursuivi par la justice, les attentions de son amie, la comédienne Jeanne Quinault, et quelques autres accommodements font qu'au salon du Bout-du-banc elle parvient à tenir sa place parmi des personnages considérés. Elle finit par partager la vie d'un jeune professeur irlandais nommé Drumgold, passionné de théâtre comme elle et toujours prêt à ferrailer pour soutenir quelque cause.

C'est dans ces conditions qu'en 1747 elle vient à bout de ses *Lettres d'une Péruvienne*, un roman écrit dans la manière des *Lettres persanes* publiée en 1721 par Montesquieu. On y trouve tous les ingrédients de l'exotisme si prisé à cette époque, avec l'exaltation d'une vie sauvage et candide, mais oui candide. On y trouve aussi, à travers les découvertes de l'innocente Zilia la

Péruvienne comme une critique larvée de la société parisienne et des mœurs françaises. Mais c'est le ton, que l'on qualifierait aujourd'hui à l'eau de rose, qui va assurer le succès considérable de l'ouvrage. Juste deux exemples : « *A peine m'étois-je assise au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulèrent de mes yeux. Le visage caché dans mes mains, j'étois ensevelie dans une rêverie si profonde que Déterville étoit à genoux à côté de moi avant que je l'eusse aperçu...* » Et plus loin : « *Que les bois sont délicieux mon cher Aza !... En entrant dans ces beaux lieux, un charme universel se répand sur tous les sens... On croit voir la fraîcheur avant de la sentir ; les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre et semblent frapper le sentiment aussitôt que les yeux...* » Assurément un parfum rousseauiste plane sur ces lignes. Mais c'est ce qui plaît à une société lasse de ce que Nivelles de la Chaussée, et avec lui la comédienne Jeanne Quinault, appellent « le préjugé à la mode ». N'est-il pas de bon ton dans la plupart des salons de tenir les sentiments pour ridicules et démodés ? Voilà donc que, soudain, une femme de lettres venue de Lorraine rend cette mode parisienne justement ridicule et démodée. Les nouvellistes ne ménagent pas leurs éloges : « Il y a longtemps qu'on ne nous avait rien donné d'aussi agréable que *Les lettres d'une Péruvienne*. Elles contiennent tout ce que la tendresse a de plus vif, de plus délicat et de plus passionné ». Plus tard, le ministre Turgot avouera que les *Lettres d'une Péruvienne* ont en quelque sorte servi de déclin à la préparation de ses réformes.

Ainsi, cette Graffigny dont le baron Grimm, ami de Diderot, prétend qu'elle a le ton lourd, trivial, commun, met ses contemporains sous le charme de Zilia la Péruvienne en leur offrant un idéal de pureté. Belle métamorphose !

Le succès des *Lettres d'une Péruvienne* - une quarantaine d'éditions en cinq langues se succéderont jusqu'après la Révolution - incite Françoise de Graffigny à ouvrir un salon dans sa maison de la rue Saint-Hyacinthe, faisant sans le vouloir comme une concurrence au salon du Bout-du-banc. Dans ce salon baptisé « Le Parlement » on voit défiler à peu près tout ce qui compte dans le Paris des lettres, des arts et de la mode. Pour un temps, Madame de Graffigny devient une femme célèbre et célébrée.

Sa nièce Minette - Anne-Catherine de Ligniville d'Autricourt - qu'elle avait laissé jadis dans une triste situation à Lunéville la rejoint alors et, malgré les oppositions de sa famille lorraine, elle organise en maîtresse femme son mariage avec le puissant fermier général Claude Helvétius, poète de surcroît et personnage fort considéré. Madame Helvétius deviendra d'ailleurs à son tour une femme influente et son salon de Passy sera parmi les mieux fréquentés.

En hommage à Minette, Madame de Graffigny écrit alors une pièce intitulée *Cénie*. Ce titre, *Cénie*, vous l'aurez peut-être remarqué, est non seulement

l'anagramme de nièce, mais c'est aussi du pur verlan, ce langage qui donne aujourd'hui sa couleur à nos banlieues. Sans se forcer beaucoup, on pourrait dire que Madame de Graffigny, amoureuse des mots, inventa le verlan bien avant qu'on ne le pratiquât.

Cénie est son second coup de génie. Vingt-cinq représentations se succèdent en 1750, ce qui à l'époque est exceptionnel. Préfigurant les mélôs larmoyants, la pièce en cinq actes raconte l'histoire d'une vertueuse orpheline que sa gouvernante amène au vieillard Dorimond, incarnation de la bonté parfaite. *Cénie* aime le beau Clairval mais, jaloux, le frère de celui-ci, Méricourt, fait croire à Dorimond qu'elle est la fille illégitime de la gouvernante. Heureusement, Clairval découvre que le vrai père de *Cénie* est le marquis Dormainville. Riche, *Cénie* peut épouser l'homme qu'elle aime et tout est bien qui finit bien.

Comme la plus grande partie du théâtre de Voltaire, dont on comprend mal aujourd'hui pourquoi il déchaîna autant de passions, la pièce de Madame de Graffigny ne pourrait plus figurer sur aucune affiche, mais en 1750 - et en 1754 car il y eut des reprises - *Cénie* vient à point nommé. On lui fait un triomphe.

Il se trouve cependant des voix discordantes pour mettre une sourdine aux louanges. Jean-Jacques Rousseau, qui conserve quelque rancune de propos peu aimables échangés au «Parlement» de Madame de Graffigny, glisse à l'oreille de d'Alambert que, s'il convient que *Cénie* est une pièce charmante ce n'est pas à une femme mais aux femmes qu'il refuse les talents des hommes. Il reste, au pauvre Rousseau quelques progrès à faire. Ce à quoi Françoise de Graffigny ne tardera pas à s'employer. Ces deux là ont en commun trop d'idées pour ne pas les partager avec le sel... D'autres répandent le bruit qu'elle a purement et simplement acheté sa pièce à l'abbé Voisenon, mais on ne les croit pas.

Partout adulée et sollicitée, donc, Madame de Graffigny recevrait jusqu'aux félicitations du roi Stanislas - ce qui la comblerait, n'en doutons pas - si une fâcheuse bévue ne se produisait. La reliure de l'exemplaire de *Cénie* envoyé au duc de Lorraine porte les armes d'Auguste de Saxe, son pire ennemi. Mais enfin, on sait en Lorraine que «la grosse» a beaucoup grandi ! On le sait même à la cour de Vienne où la princesse Anne-Charlotte, ex abbesses des dames chanoinesses de Remiremont, lui fait l'honneur de lui commander de petites pièces destinées à être jouées par les enfants de l'impératrice Marie-Thérèse. Une pension de la cour autrichienne tombe ainsi dans le panier toujours percé de l'auteur de *Cénie*.

Entre temps, elle a vu s'éloigner avec quelque regret son fougueux compagnon, l'Irlandais Drumgold qui a osé s'attaquer à Voltaire en personne. Elle

l'a remplacé par Antoine Bret, un auteur de pièces jamais jouées mais que le théâtre rend fou. Et même fou d'amour. Comme Jean-Jacques Rousseau avec Madame de Warens, au hameau des Charmettes de Chambéry, il ne s'adresse à Françoise de Graffigny qu'en lui disant «maman» et elle lui répond «mon petit». Emportée dans ce tourbillon, elle songe un moment à aller se réfugier avec cet amour ridicule chez la margrave de Bayreuth, sœur du roi Frédéric de Prusse. Ne la réclame-t-elle pas à cor et à cris depuis qu'elle a succombé au charme de *Lettres d'une Péruvienne*. Mais elle se reprend et parvient à ramener son encombrant soupirant à la raison : «J'ai peine à croire qu'à mon âge et de la figure dont je suis je puisse faire tourner une tête». Il s'en va dans la posture de l'acteur éconduit à la fin d'une scène : «C'est le bonheur de ma vie que je m'en vais vous sacrifier... Daignez, Madame, fixer l'heure, le temps et le jour de mes visites. J'aurai du moins la triste satisfaction de vous prouver que vous pouvez tout sur moi».

Des amis plus sûrs, plus acceptables lui tiennent désormais compagnie. Jean-Jacques Rousseau bien sûr, cet écorché vif qu'il faut sans cesse reconforter. Mais aussi la grande tragédienne Claire de la Trude, au surnom de Clairon qui fait écho à celui de la petite Martine de Lunéville échouée - comme c'est curieux - chez la margrave de Bayreuth. Et encore le Père Martel de Belleville, un jésuite canadien plein d'allant qui arrive le dimanche avec sa bouteille de sirop d'érable et ses histoires drôles.

Mais l'ami et confident qui apaisera le cœur si tourmenté de Madame de Graffigny sera un autre jésuite, défroqué celui-là après des années de déchirements intérieurs, Guimond de la Touche. Tout comme Françoise, il a besoin du réconfort d'une épaule. Très vite il lui fait partager sa passion pour la tragédie grecque. Avec l'appui de la grande Clairon, la Touche voit ainsi sa pièce, *Iphigénie en Aulide*, triompher à la Comédie. Françoise partage son bonheur. Lui vient alors l'idée de trouver à son tour l'inspiration dans le théâtre grec. Ce sera *La fille d'Aristide*, sur son thème préféré de l'innocence et de la vertu persécutées.

Hélas, jouée sur la scène du Théâtre-Français, le 29 avril 1758, par des acteurs qui n'ont jamais cessé de se chamailler durant les répétitions, la pièce ne tient pas l'affiche plus de trois jours. Le coup est très rude pour Madame de Graffigny qui supporte encore moins les railleries de ses adversaires. Dans une auberge, une main malveillante va jusqu'à déposer sous son assiette une épigramme particulièrement insultante.

Petite consolation, Madame de Graffigny conserve dans ses tiroirs une lettre que Voltaire lui a envoyée, un mois plus tôt, de sa retraite des Délices. «Si j'étais capable de regretter Paris, lui dit-il, je regretterais surtout de ne pas me

trouver à la naissance de *La fille d'Aristide* et de ne pas faire ma cour à madame sa mère». Le *Chant de Jeanne* s'est depuis longtemps évanoui avec le souvenir du triste hiver de Cirey.

Dès lors, Madame de Graffigny se réfugie avec son passé et le fidèle La Touche dans sa maison de la rue Saint-Hyacinthe aux fenêtres ouvertes sur les jardins du Luxembourg. «Je ne sens plus le plaisir, je ne fais plus que le penser» écrit-elle un jour de lassitude à Panpan. Relisant la lettre de Voltaire, elle peut constater que ses pensées vagabondent avec les siennes : «Dieu conserve votre santé, Madame. Je vous tiens ce propos parce que je suis revenu malade à ma retraite des Délices. Et je sens que sans la santé on n'a ni plaisir, ni philosophie, ni idées».

On sait peu de chose sur les circonstances de la mort de M^{me} de Graffigny, le 12 décembre 1758, quelques mois seulement après l'échec de *La fille d'Aristide*. Je pense, pour ma part, qu'elle fut subitement emportée dans une des crises d'épilepsie dont elle souffrait.

Monsieur de la Touche hérita de sa bibliothèque qu'il avait certainement méritée bien que, selon Grimm, il menait une double vie. C'était, à la vérité, tout ce que possédait Madame de Graffigny. Sa nièce, M^{me} Helvétius, découvrit qu'incorrigible cigale, elle laissait 42.000 livres de dettes. Naturellement, elle s'empressa de payer les créanciers.

Mais Madame de Graffigny laissait aussi une correspondance que son vieil ami Panpan s'employa à rassembler et à enfermer dans une cassette qu'il finit par oublier en dépit des insistances de Minette. (Madame Helvétius), pour qu'il s'emploie à rédiger tout ce qu'il savait de la «chère maman immortelle» Il fallut les insistances du chevalier de Boufflers, du comte de Tressan et de François de Neufchâteau pour qu'il consente à soulever le couvercle de cette cassette. Malheureusement, les démarches des trois amis pour publier les lettres de Madame de Graffigny restèrent vaines. Panpan mourut en 1796, laissant la cassette à ses héritiers. Ami du chevalier de Boufflers, le comte Orloff les acheta en 1819 et eut l'idée d'en regrouper trente et une, concernant toutes le fameux épisode de Cirey. Il les publia en 1820 sous un titre accrocheur : «La vie privée de Voltaire et de Madame du Châtelet». En 1872, d'autres lettres furent mises en vente et ainsi dispersées. Leur publication a pu débiter en 1985 à l'université canadienne de Toronto sous le patronage de la Voltaire Foundation d'Oxford.

A présent que nous connaissons les étapes de sa vie, apparaît une Madame de Graffigny bien différente des portraits souvent peu charitables que l'on a faits d'elle. «Cette femme, disait ironiquement celui-ci, ne pouvant se distinguer par

ce qui donne de l'éclat aux femmes s'est jetée dans le bel esprit et vit avec les gens de lettres». Cet autre ajoutait, en se fendant d'un vers qui passait comme une lettre à la poste : «Bel esprit à la cour et commère à la ville». Sans parler de ce ton lourd, trivial, commun que Grimm lui balançait... lourdement. Non, ce qui apparaît c'est une Madame de Graffigny sensible et la main sur le coeur, une Madame de Graffigny fleur bleue certes - et alors ? - qui sut, en définitive, apporter à son siècle ce qui lui manquait sans doute le plus : la tendresse et la simplicité. Sous ses dehors parfois épais, je le reconnais, malgré des travers qui en faisaient une femme pétrie de contradictions, elle restait éprise d'innocence, de pureté et de vérité.

Voilà pourquoi, en dépit de ses travers, Madame de Graffigny mérite de voir son nom associé au château de sa jeunesse épanouie, à Villers-lès-Nancy, et de figurer au panthéon des femmes des Lumières.